

Il y avait une joie intime et profonde dans le regard de miss Barbara.

En se retrouvant sous ce rayon de grâce et de sympathie, Pascal crut avoir revu les mauvaises heures du dernier automne. Que le Corsier lui était donc, cette fois encore, hospitalier et charmeur !

Ce furent quelques jours bénis. Pascal se laissait vivre dans une quiétude infinie, comme une pauvre plante à demi brisée, longtemps battue de la tempête, qui reprend racine dans un sol fécond.

Et c'étaient encore les longues promenades en montagne, les douces rêveries au bord du lac, les entretiens mélancoliques prolongés à l'ombre du parc.

On se fut bien gardé de l'éveiller de cette paix immense dans laquelle son âme endolorie semblait à la fois se baigner et s'assoupir.

Le premier, il sentit la nécessité de s'en arracher.

Quand il parla de départ, il y eut, dans le grand salon du Corsier, un trouble général.

— Pourquoi faire ? demanda naïvement Juliette.

— Pour vous mettre en pension, mademoiselle ma pupille, répondit en riant ; car vous saurez que je suis devenu belle et bien, de par la loi, le tuteur de votre petite personne.

— Ah ! dit-elle, vous avez tous les dévouements !

— Vos clients vous rappellent donc avec instance ? reprit Mme Forster.

— Avec une instance plus flatteuse pour mon amour-propre que satisfaisante pour mon inclination.

Miss Barbara faillit parler aussi ; mais elle sentit que le mot qui lui venait aux lèvres dépasserait sa pensée, et, lente, elle sortit sans avoir levé les yeux.

Juliette prit peur et courut après elle pour savoir ce qui avait successivement fait fleurir sur ses joues la violette blanche après la rose rouge.

— Pascal, dit Mme Forster quand ils furent seuls, vous ne partirez pas.

Elle était très grave, le front lumineux, la voix contenue.

Pascal eut l'intuition vaine que son sort, si souvent agité, allait être fixé par cette vieille femme froide et austère.

Il se borna à l'interroger du regard.

Je n'aime pas beaucoup l'humanité, expliqua-t-elle du même ton ; je la trouve frivole ou cupide. Vous n'êtes ni l'un ni l'autre, Pascal et vous possédez en plus ce qui manque à la moitié des hommes : une conviction. Je sais bien que cela nous a séparés déjà. Peut-être cela va-t-il nous rapprocher.

— Ma tante... je ne puis comprendre le but d'un éloge bien consalant, et qui m'inspire une sérieuse gratitude.

— Vous ne voulez pas de mon héritage, je le sais ; Barbara l'a refusé depuis longtemps ; Laurent en est mille fois indigne ; Sabine n'en a que faire. Il est donc avéré que je ne puis tester en faveur de personne, à moins que vous ne fassiez la seule chose sagesse qu'il vous reste à faire : vous marier.

— Moi, ma tante ?

— Et vite, de façon que je voie avant peu d'années courir de petits pieds sur les gazons du Corsier. En un mot, je vous demande, mon neveu, de me fournir des héritiers à bref délai. Vous ne pouvez me refuser cela.

Pascal était abasourdi. Il balbutia qu'il ne pouvait songer au mariage, qu'il avait des devoirs à remplir, des brisements de cœur à oublier...

— Nous savons tout cela. Le rêve irrationnel de vous est mort, laissez s'épanouir en vous un autre rêve... aussi beau, plus pur ! Rien, voilà que je vais faire de la poésie, maintenant !... C'est le contact de toute cette jeunesse.

La vieille dame se mit à rire d'elle-même, ce qui

permit à Pascal de retrouver ses esprits. Il parla de Juliette.

— Nous y voilà. Une belle petite personne comme Mlle Morin est un meuble impossible dans votre maison, mon cher. Vous allez encore coffrer la pauvre jusqu'à sa majorité ? puis, lui faire épouser dans quelques années un scribe qu'elle n'aura jamais vu, ou un commerçant qui la vissera derrière son comptoir à perpétuité. Est-ce là ce que vous appelez lui remplacer la famille, lui en donner les douceurs et les exemples ?

— Votre logique est pressante, ma tante, mais...

— Donnez-lui donc plutôt une seconde mère... qui sera la vraie mère de mes héritiers, car j'y tiens absolument.

— Ma tante !

— C'est convenu, nous allons faire la demande ?

Pascal s'élança vers Mme Forster pour la retenir, car elle avait ouvert la fenêtre, mais, si prompt qu'eût été son mouvement, la voix perçante de la vieille dame avait lancé un appel retentissant :

— Barbara !

M. de Guerras demeura pétrifié.

La jeune Américaine accourut, inévitablement suivie de Juliette. Elle avait les yeux rougis, mais la physiologie vaillante.

Mme Forster ne la laissa pas asseoir.

— Ma chère, voici le meilleur garçon du monde M. Pascal de Guerras, fort empêché, tout grand avocat qu'il est de vous demander en mariage. J'ai dû, par commixération pour son embarras, me charger de la chose.

Juliette se jeta sur des coussins pour étouffer ses cris de joie : Il ne les quitterait plus... jamais !

Miss Barbara resta immobile, les yeux baissés, les joues ardentes. On entendait sa respiration pressée. Sous sa robe collante, on eût vu battre le cœur.

Très bas, d'une voix douce, elle dit avec effort :

— M. de Guerras a sans doute oublié que le même motif, qui a éloigné de sa personne un héritage promis, doit éloigner sa main de celle de Barbara Jackson ?

— Ah !... la religion différente ! gémit Juliette avec explosion.

Pascal frissonna jusqu'aux moelles en découvrant, à cette pensée cruelle, combien, sans le savoir, il aimait la jeune Américaine.

Mme Forster sourit, ce que Juliette trouva bien inopportun.

— Je vais vous donner à tous deux le moyen de tourner l'obstacle, vous en ferez ensuite ce que votre conscience décidera.

— Il y a donc un moyen ?... cria Juliette affolée.

— Barbara, ma chère, je vous ai prise à trois ans dans une chambre mortuaire où votre pauvre mère venait de cesser de souffrir. Votre père l'avait devancée. Tous deux étaient catholiques. Je n'avais personne à qui demander ce que vous étiez vous-même. Mais en vous ouvrant ma maison et mon affection, je vous appris ce que je savais en religion et en morale. J'ai souvent pensé que je ne mourrais pas sans vous dire : " Choisissez entre la voie où vous avaient placés vos parents morts et celle où je vous ai fait marcher sur mes yeux. " Il me semble qu'en voici l'occasion venue.

— Oh !... mes secrets désirs ! murmura miss Barbara en joignant les mains avec une expression de physiologie telle que Pascal y lut toutes ses aspirations contenues vers la foi de ses premières années.

— Elle est baptisée !... c'est indélébile cela ! éclata Juliette en attirant Pascal vers miss Barbara, tandis qu'elle glissait la main de miss Barbara dans celle de Pascal.

Et les deux jeunes gens restèrent ainsi, quelques secondes, unis dans cette chaste étreinte qui leur servait éloquentement de protestations et d'adieu.

FIN

